

Les femmes sous le troisième Reich

**Conférence tout public de Thierry FERAL
au Centre culturel Jean Richepin, Clermont-Ferrand,
13 janvier 2020**

Sous l'empire bismarckien puis wilhelminien, le statut de la femme allemande était défini par ce que l'on appelait « les trois K », c'est-à-dire *Kinder-Küche-Kirche* : les enfants, la cuisine, l'église.

Avec la chute de la monarchie en 1918 et l'instauration de la république sous l'égide de la social-démocratie, la situation semble changer : les femmes obtiennent le droit de voter et d'être éligible, et l'article 109 de la Constitution de Weimar proclame la *Gleichberechtigung*, l'égalité de leurs droits avec ceux des hommes.

Cette évolution semble *a priori* positive et ces deux volets paraissent *a priori* susceptibles de bénéfiquement se conjuguer : les femmes pourront désormais directement influencer sur leur destin.

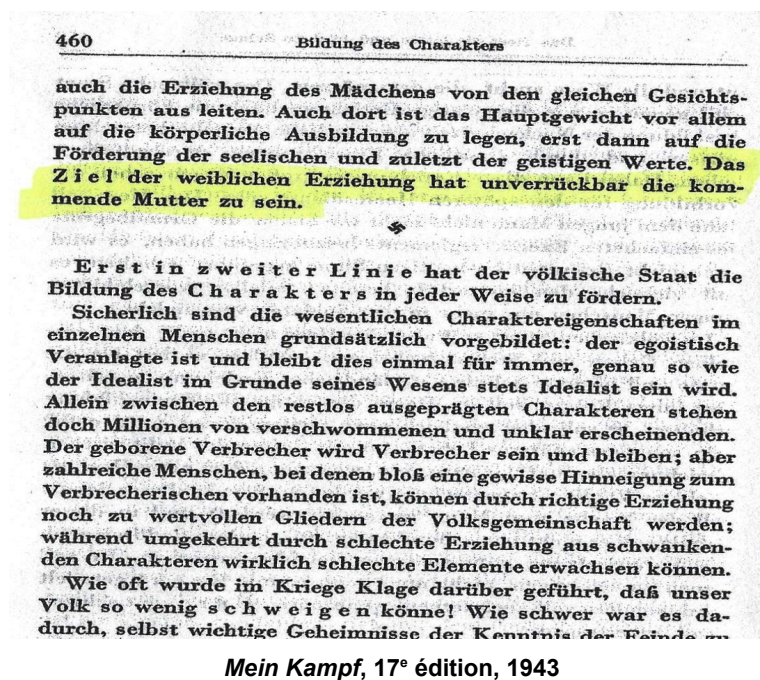
Et pourtant, cela va avoir un effet pervers. En effet, si l'égalité des droits existe bel et bien dans les textes, le gouvernement reste frileux quand à sa réelle application. Dans tous les domaines, éducation, travail, vie publique, sexualité, représentativité dans les instances, etc..., l'homme conserve son statut dominant. A titre d'exemple, les quelque quarante femmes élues au *Reichstag*, soit 10% de l'assemblée, sont cantonnées par leurs collègues mâles à ce qu'ils appellent le « *Weiberkram* », c'est-à-dire « de la cuisine pour bonnes femmes », elles n'ont pas droit au chapitre dans les commissions ayant trait aux finances, aux affaires étrangères, à la défense, etc...

Face à la conjoncture économique qui en 1922-1923 plonge les masses dans la misère, on verra même l'ADGB, le grand syndicat majoritaire d'obédience social-démocrate, appeler à un retour des femmes au foyer pour faciliter l'emploi des hommes, et d'aucuns considèrent l'émancipation féminine comme contraire à l'ordre naturel.

Mais l'effet pervers que j'ai évoqué précédemment, c'est que se sentant trahies sur le plan social, beaucoup de femmes vont utiliser leur droit de vote pour se rebiffer. Elles vont donner leur voix à la *DNVP*, le parti populiste national-allemand qui incarne les valeurs de la tradition prussoluthérienne, ou encore au *Zentrum* et à la *BVP* bavaroise qui défendent les valeurs du catholicisme. Il s'agit d'un vote protestataire car ces partis considèrent ouvertement l'émancipation féminine comme contraire au dogme chrétien. Il faut là aussi tenir compte du fait que nombre de femmes sont engluées dans la tradition et n'envisagent même pas la question de leur émancipation, d'autant que celle-ci est largement diabolisée par les relais de l'idéologie patriarcale, curés et pasteurs en tête, comme relevant de la subversion communiste ou anarchiste, ce qui dans l'esprit des foules, qui ont encore en mémoire les événements révolutionnaires de 1918-1919, revient au même. Ceci dit, il est vrai que ce sont les socialistes de gauche puis communistes avec Rosa Luxemburg et Clara Zetkin, et les anarchistes sous l'influence du

psychiatre-psychanalyste Otto Gross, qui depuis le tout début des années 1900 militent pour le droit des femmes.

Dans les années vingt, à part quelques exceptions, rares sont les femmes qui se tournent vers les nazis, et celles qui le font sont généralement réduites à servir de petites mains dans les permanences de la SA et du parti. D'ailleurs ceux-ci ne font rien pour les séduire. On dirait même qu'ils prennent un malin plaisir à les rejeter. Pour eux la chose publique est exclusivement une affaire d'homme et ils ne font pas mystère de leur conception de la femme en tant que servante de l'homme et génitrice. « *Protéger la mère et l'enfant* » (*Schutz der Mutter und des Kindes*) c'est tout ce que l'on trouve au point 21 du Programme en 25 points de la NSDAP édicté en février 1920. Il en sera ainsi durant toute la décennie. En 1926, celui qui est alors le responsable à la propagande du parti, Hermann Esser, clame sans détour que « *la place de la femme est dans son foyer à s'occuper de la cuisine et du ménage, et à élever les enfants* ». Et c'est en vain qu'on cherchera dans *Mein Kampf* des propositions quant au devenir des femmes. Tout se résume à cette formule lapidaire qui se situe au chapitre 2 du deuxième tome paru en 1927 (p. 460, dans l'édition en un volume) : « *L'objectif de l'éducation féminine doit immuablement être la future mère* ».



Mein Kampf, 17^e édition, 1943

C'est à partir des années 1930 que les choses vont changer. La voix de la légalité choisie par Hitler pour accéder au pouvoir impose de séduire l'électorat féminin. Dès lors les nazis ne vont pas cesser par le biais de leur propagande extrêmement active et efficace de promettre la mise en place d'un ordre nouveau où tout sera fait pour aider la mère, assurer le bonheur des familles et garantir l'avenir des enfants. Mais le grand changement, c'est que le *Führer* reconnaît désormais officiellement l'importance économique du travail des femmes, encore que sa formulation reste passablement ambiguë : « *La femme est autant la*

compagne de travail de l'homme que sa compagne sexuelle. Il est obligatoire qu'il en soit ainsi dans les conditions économiques d'aujourd'hui ».

Quoi qu'il en soit, cette stratégie va porter ses fruits d'autant que la crise de 1929, qui a entraîné un chômage massif, a provoqué un écœurement pour les partis conventionnels qui ont tous été un jour ou l'autre aux affaires et d'une façon générale pour tout ce qui relève de ce que la propagande nazie appelle avec mépris « *das System* », c'est-à-dire la République de Weimar.

Cela étant, c'est ce que montrent les études statistiques, les femmes n'ont pas plus soutenu Hitler que ne l'ont fait les hommes. Simplement, elles se sont alors massivement engagées en faveur d'un projet dont elles pensaient qu'il serait à la mesure de ce qu'elles espéraient. Ce qui en soi n'est pas aberrant si l'on considère par exemple que la féministe *Sophie Rogge-Börner* a pu, en 1933-34, avec quelques autres adresser impunément au *Führer* en personne quelques propositions quant à la promotion des femmes, et même jusqu'en 1937 publier avec un collectif une revue mensuelle, *Die deutsche Kämpferin* (La Combattante allemande), centrée sur l'indispensable parité hommes-femmes au sein de l'Etat nazi, parité qu'elle assujettissait toutefois à la pureté raciale.

Il est donc faux de croire comme le veut une légende bien établie que c'est par pulsion libidinale ou par exaltation mystique que les femmes ont soutenu Hitler. C'est là perpétuer une légende suggérée par Hitler lui-même, notamment lors de son discours du samedi 8 septembre 1934 au Congrès de Nuremberg où il parla de « *ces innombrables femmes qui sont venues à moi avec un attachement à toute épreuve* ».

Or ce discours relativement bref, qui se déroula à midi devant l'assemblée de plusieurs centaines de femmes du *Deutsches Frauenwerk*, le mouvement nazi des femmes conduit par Gertrud Scholtz-Klink, la seule femme à avoir exercé de hautes fonctions politiques sous le troisième Reich, ce discours ne fut qu'une tapageuse mise en scène relayée par toute la presse et par la radio afin de persuader le maximum de femmes de l'importance de leur rôle dans l'Allemagne nouvelle.



Recueil des deux discours prononcés par Hitler et Scholtz-Klink le 8 septembre 1934

Certes, il ne manquera pas de femmes pour aduler Hitler et soutenir sa politique avec un fanatisme jusqu'au-boutiste, y compris pour certaines dans ses pires aspects. Mais ce fut essentiellement pour des raisons de promotion sociale et par carriérisme. C'est ce que montre l'étude de l'historienne américaine Wendy Lower, *Les Furies d'Hitler*, publiée en français chez Tallandier en 2014.

Cependant pour une majorité, l'euphorie initiale fera place à la désillusion. Dès que le régime se sera stabilisé par les moyens que vous savez (Gestapo, camps de concentration), il supprimera l'éligibilité des femmes et les empêchera d'accéder à des postes supérieurs. On ne parlera plus de *Gleichberechtigung*, l'égalité des droits, mais de *Gleichstellung*, d'équilibre entre hommes et femmes. En effet, selon Hitler dans le discours de septembre 1934 que j'ai précédemment évoqué, ce serait une erreur que la femme cherche à empiéter sur le domaine de l'homme. Les deux domaines doivent rester séparés. Les sacrifices consentis par l'homme dans le combat pour sa communauté raciale sont consentis par la femme dans son combat pour la perpétuation de cette communauté. Chaque enfant mis au monde est une bataille qu'elle livre pour l'existence de la communauté. Hommes et femmes doivent mutuellement s'estimer et se respecter car chacun exécute la mission que la nature et la divine Providence lui ont attribuée.

Voyons d'un peu plus près ce que cela a donné, tout en ayant en tête que ce que nous allons aborder suscite depuis les années 80 et encore aujourd'hui de violentes controverses et interprétations contradictoires (voir p. ex. l'ouvrage collectif *Féminismes et nazisme* sous la direction de la sociologue Liliane Kandel, Paris, Odile Jacob, 2004). Je vais donc dans le cadre de la présente intervention m'en tenir à quelques grandes lignes.

- Tout d'abord au niveau de l'éducation

Jusqu'en 1940, le système scolaire ne connaît aucune modification structurelle par rapport à la République de Weimar, si ce n'est que le contenu des cours se voit adapté idéologiquement et que le corps enseignant est soigneusement sélectionné et épuré. Par contre la réforme de 1938 apporte une transformation radicale de l'enseignement destiné aux jeunes filles. Désormais, l'aspect pratique (éducation des enfants, enseignement ménager) prend le pas sur le contenu scientifique afin, selon les propres termes du ministre de l'Education, Bernhard Rust, d'éviter que l'enseignement ne provoque chez les jeunes filles « *des égarements, de même que des perturbations physiques et mentales par suite de surmenage intellectuel* ». Cet enseignement pratique est toutefois assorti de 7 à 11 heures hebdomadaires d'endoctrinement politico-racial (par le biais de l'histoire-géographie, des sciences naturelles, et de l'étude de textes judicieusement choisis) et de gymnastique (3 à 5 heures). Au collège vient s'ajouter un simili-enseignement des mathématiques et généralement de l'anglais. Pour les jeunes filles admises dans le second cycle du secondaire après avoir obligatoirement satisfait aux exigences des épreuves ménagères, il existe deux filières pour accéder au baccalauréat : l'option linguistique (deux langues vivantes ou une langue vivante et le latin) et l'option ménagère appelée familièrement « bac

pudding » (*Puddingabitur*). Toutefois, le diplôme définitif n'est délivré qu'au terme d'une année obligatoire de service du travail dont seuls le mariage et la maternité dispensent, ce qui explique qu'un grand nombre d'étudiantes potentielles renonceront délibérément à poursuivre des études.

Concernant l'Université, un *numerus clausus* fixé à 10% du chiffre global des inscrits en Faculté avait été instauré en 1933 pour les jeunes filles afin, selon la formule de Rust, de les « *dissuader de traîner dans les Universités au lieu d'offrir un enfant au Führer* ». Ce *numerus clausus* est aboli en 1936 après l'adoption en octobre du « Plan de quatre ans » en vue du déclenchement de la guerre. Les nazis ont pris conscience que la mobilisation des hommes va nécessiter de les remplacer par des femmes compétentes, notamment dans l'industrie, l'enseignement, l'administration civile comme militaire. On voit donc qu'à peine quelques années après leur accession au pouvoir, les nazis doivent revenir sur leur conception idéologique de la femme comme « machine à procréer » (*Gebärmachine*) et tenir compte des impératifs matériels de la marche vers la guerre.

Un autre rouage de l'éducation des jeunes filles à l'époque est le *BDM*, la Ligue des filles allemandes qui est la branche féminine des Jeunesses hitlériennes. On y entre à 10 ans et y reste jusqu'à 18 ans-20 ans. L'affiliation y est rendue obligatoire au début de l'année 1937. La responsable nationale du *BDM* fut Trude Mohr jusqu'en 1937, puis la psychologue Jutta Rüdiger jusqu'en 1945. En dépit de l'énorme travail accompli par l'une comme l'autre (quelque 40 000 membres début 1933, pratiquement 3 millions de membres en 1937, plus de 7 millions en 1944), toutes leurs décisions étaient soumises à l'approbation des chefs masculins des Jeunesses hitlériennes et leur unique marge d'action résidait dans la programmation « *d'activités strictement féminines n'ayant rien de commun avec les activités propres aux garçons* ». Là encore tout change avec la guerre. En 1939 un décret contraint les jeunes filles à travailler durant les vacances scolaires dans des institutions sociales, dans les hôpitaux, à la campagne pour les moissons, etc... Un peu plus tard on les rencontrera dans les sapeurs-pompiers, les transports en commun, les transmissions, l'industrie d'armement, et même dans la DCA. En outre, le régime a instauré en 1935 un service féminin du travail dit volontaire mais qui est rendu obligatoire en 1938. Ce service est là encore chapeauté par un homme, Konstantin Hierl. Toutes les jeunes filles célibataires entre 14 et 25 ans doivent consacrer six mois à un travail non-rémunéré essentiellement dans des fermes afin « *d'assimiler le savoir-faire ancestral et les saines vertus des femmes paysannes* ». A partir de 1941, le service féminin du travail est porté à douze mois, dont 6 s'effectuent dans l'industrie d'armement, rémunérés 45 marks par mois, soit un peu moins du tiers du salaire d'un ouvrier. Et à partir de la fin de l'été 1944, alors que sont constitués dans le cadre de la guerre totale les *Volksgradiere*, le *Volkssturm*, et que commencent à être entraînés les premiers commandos *Werwolf*, le service du travail féminin évolue vers le maniement des armes, la stratégie du combat de rue, et on commence même en mars 1945 à constituer quelques unités féminines qui armées

d'une sorte de bazooka, la *Panzerfaust*, participeront à une ultime résistance à l'invasion des Alliés.

Voyons maintenant ce qu'il en a été pour la vie personnelle.

Dans la première moitié des années trente, l'émancipation féminine est vilipendée en tant que perversion juдаique et tout ce qui la symbolise (maquillage, cigarette, coquetterie, etc...) est honni. Dans son allocution du 8 septembre 1934 devant les femmes du *Deutsches Frauenwerk* réunies à Nuremberg, Gertrud Scholtz-Klink vitupère : « *La femme allemande telle que nous nous la représentons doit être capable de renoncer au luxe et au plaisir* ». Ce qui pour autant n'empêche pas certaines privilégiées de mener une *vie mondaine*, pour reprendre le célèbre titre de Fabrice d'Almeida chez Perrin en 2006. Mais surtout, ce que les idéologues nazis ne supportent pas, c'est qu'une femme puisse prétendre exprimer des opinions. Dans son *Michael, un destin allemand sous forme de journal intime* paru en 1929, Goebbels claironne à la date du 21 juin : « *Je hais ces femmes criardes qui se mêlent de tout sans rien y comprendre ; elles oublient alors la plupart du temps de se consacrer à leur vraie mission : élever des enfants* ».

putzt sich für den Mann und brütet für ihn die Eier aus. Dafür sorgt der Mann für die Nahrung. Sonst steht er auf der Wacht und wehrt den Feind ab.“

„Wie reaktionär!“

„Was heißt reaktionär? Das ist ja nur ein Schlagwort. Ich hasse die lauten Weiber, die sich in alles und jedes hineinmischen, ohne etwas davon zu verstehen. Sie verlieren dann meistens dabei ihre eigentliche Aufgabe: Kinder zu erziehen. Wenn modern gleichbedeutend ist mit Unnatur, Entsittlichung, angefaultier Moral und planmäßiger Zersetzung, dann bin ich mit Bewußtsein reaktionär.“

Modern sein heißt nichts anderes, als ewige Inhalte in wechselnde neue Formen füllen. Das tue ich doch.

Ich wehre mich dagegen, von einem verkommenen Zeitungssubjekt Belehrungen darüber in Empfang zu nehmen, was modern ist. Dafür haben wir jungen Männer zuviel durchgemacht, ohne, ja meistens gegen diese Zeilenschinder. Die waren uns dabei nur Ekel und Anstoß. Während ein ganzes Volk im Sterben liegt, proklamiert seine angefaulte Intelligenz, was modern ist: Film, Monokel, Babikopf und Garçonne. Ich danke.“

„Immerhin mit Logik vorgetragen.“

„Das meine ich auch.“

Das ist es, was uns jungen Männern diese unbesiegbare Kraft gibt; das, was unseren Gegnern vollkommen mangelt: die Logik des Denkens. Unsere Weltanschauung ist nicht erdacht, sie ist gewachsen, und deshalb hält sie auch dem grausamen, harten Leben stand.“

„Das mannt Sie Weltanschauung? Diese primitive, rohe Lehre des Daseins?“

„Jawohl! Weltanschauung ist: ich stehe an einem festen Punkt und betrachte unter einem ganz bestimmten Blickwinkel das Leben und die Welt. Das hat gar nichts mit Wissen oder gar mit Bildung zu tun. Ist der Punkt richtig und der Blickwinkel gerade, dann ist die Weltanschauung klar und gut, wo nicht, ist sie verschwommen und schlecht.“

„Sie machen einem immer das Herz schwer.“

„Ohne daß ich das will. Aber es ist gut, wenn dem so

Et le 18 mars 1933, lors de l'inauguration de l'exposition berlinoise « *La Femme* », il récidive : « *Je le dis clairement : la place première et privilégiée de la femme, celle qui correspond le mieux à sa nature, c'est au sein de sa famille, et la mission la plus merveilleuse dont elle puisse s'acquitter, c'est d'offrir des enfants à son pays et à sa communauté raciale* ».

Cette conception, rendre la femme à son foyer, la persuader de sa mission biologique, sera reprise à l'envi par la propagande nazie. On trouve dans la presse nombre d'articles affirmant que « *procréer et mettre au monde est un devoir national* », ou encore que « *ce n'est pas du manque de rapports sexuels dont souffre une célibataire, mais du manque d'enfants, de ne pas accomplir sa mission maternelle* ».

Pour promouvoir le mariage, le régime instaure en juin 1933 l'*Ehestandsdarlehen*, un prêt aux jeunes couples équivalent grosso modo à six-sept mois de salaire d'un ouvrier (de 600 à 1000 marks). Ce prêt était libre d'intérêts, avec réduction automatique de 25% par enfant, ce qui veut dire qu'au quatrième enfant la dette était annulée, en jargon nazi « *abgekindert* ».

En 1934, la fête des mères est érigée en fête nationale sous le slogan à relent religieux : « *Qu'en ce jour soit sanctifiée chaque mère de sang allemand* », ce qui bien sûr exclut toutes celles qui aux yeux des nazis ne le sont pas.

On crée également des *Eheschulen*, des écoles au mariage, où les futures mariées font durant quatre à six semaines un stage de gestion d'un foyer et de puériculture.

À partir de décembre 1938, les mères de famille nombreuse sont honorées par l'attribution de la croix d'honneur de la mère allemande (*Ehrenkreuz der deutschen Mutter*) : en bronze pour 4-5 enfants, en argent pour 5-6 enfants, en or, pour 8 enfants et plus. On estime le nombre de croix attribuées autour de 5 millions.

Mais derrière ce décorum existe une toute autre réalité :

- D'abord, dans le cadre de la politique d'autarcie et de préparation à la guerre, un contrôle drastique des salaires et de la consommation sous prétexte de ne pas porter préjudice à la réalisation du « Plan de quatre ans ». Je vous rappelle le slogan : « *Kanonen statt Butter* » / Des canons à la place du beurre.

- Ensuite, dans le cadre des lois raciales, la criminalisation des mariages mixtes, les *Mischehen*, ainsi que des rapports sexuels entre Aryens et non-Aryens, la *Blutschande* ; les Allemandes vivant avec des juifs sont publiquement traitées de putain et dans certaines villes traînées dans les rues affublées d'une pancarte où est écrit : « *Je suis la plus grande salope du lieu ; je ne fraye qu'avec des Juifs* » (voir Bertolt Brecht, *Ballade de la « putain à juifs » Marie Sanders*).

- Enfin, dans le cadre de la politique populationniste, une surveillance de la vie sexuelle des femmes : dès le 22 mai 1933, le paragraphe 226a du Code pénal interdit la stérilisation volontaire et les paragraphes 218, 219, et 220 font de l'avortement un délit. Et en janvier 1934, des mesures

eugénistes frappent les femmes handicapées physiques et mentales, les épileptiques, les alcooliques, les prostituées, les lesbiennes, les marginales, les militantes politiques et syndicales d'obédience marxiste dont – je cite – « *l'activité relève d'une perturbation génétique* ». On comptera environ 200 000 stérilisations contraintes (*Zwangssterilisation*) et quelque 7000 interruptions forcées de grossesse. A partir de septembre 1939, les malades psychiatriques, dites « vies indignes d'être vécues » (*lebensunwerte Leben*) ou encore « existences fardeaux » (*Ballastexistenzen*), seront gazées dans les six instituts d'euthanasie répartis sur le territoire du Reich.

Avec la guerre, la femme allemande va être héroïsée : elle est « la double donatrice » (*die doppelt Gebende*), celle qui non seulement met au monde mais est prête à sacrifier son enfant pour la patrie. C'est pourquoi elle doit sans cesse avoir en tête sa mission de pourvoyeuse de combattants, peu importe comment. Toutefois, afin que la morale soit sauve, on institue en 1940 la *Ferntrauung*, le mariage à distance, un simulacre de mariage où l'époux est représenté par un casque d'acier, et après Stalingrad la *Leichenrauung*, l'union avec un mort (cf. Cornelia Essner et Edouard Conte, *Vierteljahrshäfte für Zeitgeschichte*, 2/1996).

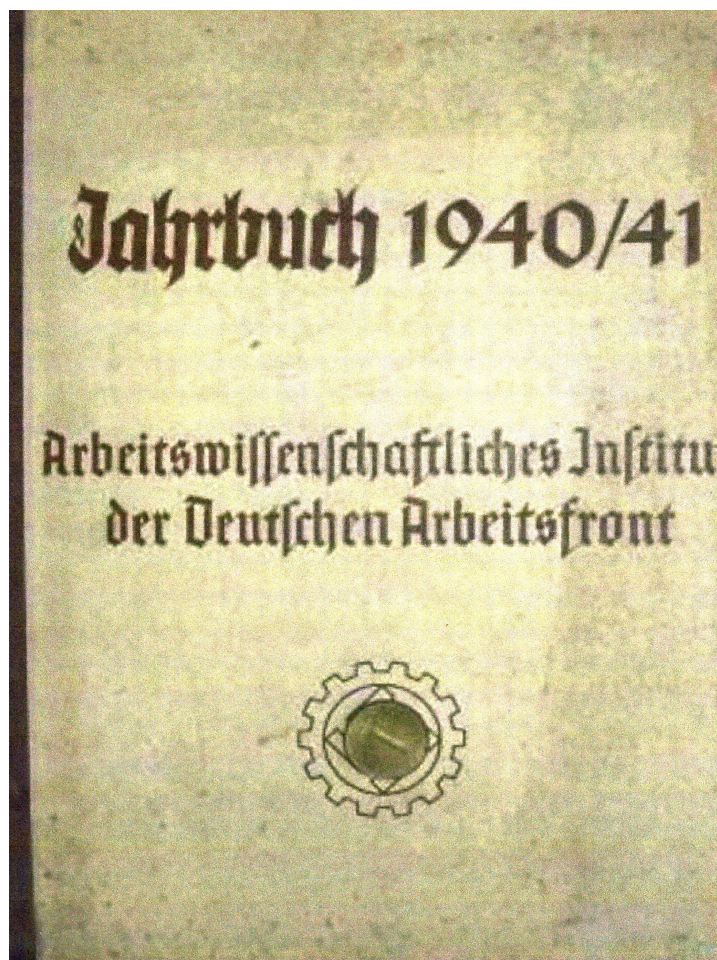
Les SS de leur côté gèrent à partir de janvier 1936 les foyers *Lebensborn* (source de vie) où accoucheront anonymement des mères célibataires, de jeunes Allemandes fécondées lors d'une rencontre furtive avec des SS afin de constituer l'élite du futur, et où seront germanisés plusieurs milliers d'enfants soi-disant de « type aryen » volés à leurs parents dans les territoires occupés. Il y aura un centre *Lebensborn* en France de février à août 1944, à Larmolaye dans l'Oise (voir l'enquête du journaliste Boris Thiolay, *Lebensborn : la fabrique des enfants parfaits*, Paris, Flammarion, 2012).

Reste à évoquer brièvement le monde du travail :

Au départ, la misogynie foncière des dirigeants nazis veut cantonner les femmes dans des professions « appropriées à leur nature » (*wesensgemäß*) et ne constituant pas une entrave à leur vocation maternelle. Donc : domestique, ouvrière agricole, coiffeuse, couturière, secrétaire...

Mais là encore, la guerre les oblige à revoir leur copie, d'autant que les industriels réclament toujours plus d'effectifs. Toutefois il n'est pas question de mettre les femmes à n'importe quels postes.

Dans les consignes édictées en 1940-41 par les services de la *DAF*, le *Front du travail*, seul organisme compétent pour la gestion de l'emploi, il est expliqué (p. 383 du document reproduit ci-après) que si l'homme est supérieur à la femme dans le domaine de la pensée abstraite et de la réflexion technique, la femme par contre possède une sensibilité tactile et une habileté manuelle irremplaçable. Elle est donc particulièrement apte aux tâches manuelles. De plus, comme la femme est par nature une reproductrice, elle est particulièrement adaptée au travail répétitif. En conclusion le travail idéal pour une femme, celui qui correspond le mieux à sa condition biologique, c'est le travail à la chaîne. En 1941, plus de 36% des mères de famille sont engagées dans la production industrielle.



Certes on est désormais bien loin de l'idéologie de la bonne épouse et de la bonne mère, mais l'intensification des hostilités nécessite que l'on produise toujours plus vite un armement toujours plus sophistiqué. C'est pourquoi les nazis se sont mis dès 1940 à rafler dans les territoires occupés des civiles pour les envoyer travailler en Allemagne. Ce sont plus de quatre millions de femmes étrangères, notamment 1 million de Polonaises et 2 millions de Soviétiques, qu'ils contraindront à trimer pour le Reich.

Pour cela, le régime dut une fois encore transgresser un de ses préceptes idéologiques, celui qui refusait au sein de la communauté allemande la présence de races dites inférieures afin de ne pas la souiller.

Enfin, rappelons qu'au printemps 1942, les camps de concentration sont intégrés à l'économie de guerre et que les industriels peuvent désormais puiser dans le vivier des détenues. A Ravensbrück par exemple, la firme Siemens a exploité de jour comme de nuit la force de travail de quelque 3000 femmes attelées à la fabrication d'équipements électrotechniques pour la *Luftwaffe*.

**

***Cette conférence est dédiée à la mémoire
de la grande germaniste et historienne Rita Thalmann (1926-2013),
pionnière de la recherche sur les femmes sous le troisième Reich***